

## Les deux Noëls.

C'était le soir du 24 décembre 191... , quelque part en France, sur la ligne de feu. C'était donc la nuit de Noël, nuit qui évoque tant de poésie et de souvenirs ; mais la nuit de Noël au front n'est pas celle que nous concevons ordinairement.

L'obscurité était à peine amoindrie par une mince couche de neige couvrant le sol bouleversé et durci. Partout où la vue pouvait pénétrer, se révélait une plaine triste, sans autre accident que des grands squelettes aux branches déchiquetées, oscillant au souffle du vent glacé. A contempler une telle scène de désolation, personne ne se serait jamais douté qu'il y eût un seul être vivant dans ces lieux ; et cependant, dans ce secteur, des milliers d'hommes, tapis sous terre, s'épiaient mutuellement, et n'attendaient qu'un signal pour s'entretuer. Mais, en cette nuit solennelle, il semblait que les hommes eussent fait trêve, et qu'ils fussent disposés à écouter Celui qui vient prêcher la paix aux hommes de bonne volonté.

D'un côté, la ligne boche se devinait dans l'ombre, sournoise, mais bien gardée. A cent verges en deçà, c'était la tranchée alliée, avec ses abris ménagés à dix pieds sous terre. C'est dans une de ces taupinières que nous pénétrons, et que nous y trouvons, rassemblés autour d'un coffre, sur lequel brûle une bougie vacillante, quatre jeunes gaillards, vêtus de l'uniforme britannique, mais parlant le langage de France : ce sont des soldats d'une brigade canadienne-française.

Pendant qu'un de leurs compagnons, au milieu du silence morne de la nuit, se tient au poste d'écoute, l'oeil et l'oreille au guet, veillant à la sûreté de tous, dans la tranchée, nos gars s'adonnent aux multiples réflexions que leur suggère leur situation. Ils se rappellent l'un à l'autre les Noëls passés, alors que le monde vivait en paix, et que chacun était content du sien. Ils devisent tranquillement, songeant au pays natal, parlant bas pour ne pas éveiller le plus jeune d'entre eux, Jean-Pierre ; beau gars de vingt ans, qui vient de s'endormir, la tête appuyée sur sa capote enroulée.

"...Nul doute, fait observer le boute-en-train du groupe, qu'il rêve maintenant à Jeannette...!!!" On rit, mais en même temps on est ému, car ces héros aussi ont des êtres aimés qu'ils ont laissés là-bas. Jean-Pierre n'est-il pas justifiable de penser à son amie, lui, le pauvre orphelin recueilli dans son bas

âge, par le père de Jeannette, un riche cultivateur d'une des florissantes paroisses en bas de Québec ?

Jeannette avait le coeur bien gros quand Jean-Pierre partit pour la guerre. N'étaient-ils pas fiancés, et Jean-Pierre n'était-il pas destiné à continuer les traditions familiales sur la ferme de son père adoptif ? Mais Jean-Pierre, dans son ardeur de jeune homme, voulait combattre pour la France qu'on lui avait toujours enseigné à aimer. Il disait qu'il n'en serait que plus digne d'épouser Jeannette après son retour. Elle s'était résignée enfin, et non sans beaucoup de larmes, elle lui avait donné, comme talisman, un affectueux baiser d'adieu. Jean-Pierre était parti, le coeur plein de courage et d'espoir. Et c'est à Jeannette qu'il rêvait cette nuit de Noël, dans la tranchée.

\* \* \* \* \*

Noël ! Noël ! Les cloches annoncent la naissance de l'Enfant, et leurs notes harmonieuses s'éparpillent gaiement dans l'air sec de la nuit, sur les blanches campagnes de Saint-P. . . . L'église paroissiale, aux fenêtres enflammées, domine le village au milieu duquel la route blanche s'allonge, bordée de pieux pèlerins se rendant à la messe de minuit. De temps à autre, une carriole trainée par un cheval fringant, dépasse les piétons, emporte rapidement vers l'église sa charge de fidèles, et disparaît au son guilleret des grelots. L'air est froid et vif, la neige crie sous les pas ; on se hâte, et à peine la foule est-elle entrée dans l'église que le choeur rustique entonne les chants sacrés suivis des traditionnels cantiques de Noël, toujours nouveaux dans leur ancienneté.

Jeannette aussi est venue à la messe de minuit. Dans le vieux banc familial, entre son père et sa mère, elle prie, pieuse et recueillie, pour les siens, et surtout pour son fiancé absent. Qui devinera les sentiments divers qui se pressent dans son coeur pur de jeune fille ? Elle balance entre l'espérance, la peur, la confiance et l'effroi. Elle ne trouve un peu de tranquillité que dans la demande incessante qu'elle fait à l'Enfant de la Crèche de préserver Jean-Pierre de tout danger. La messe s'achève, et Jeannette s'en aperçoit à peine. Les cierges s'éteignent, la foule se disperse, chacun rentre dans son foyer, où selon l'antique coutume canadienne, un plantureux réveillon a été préparé pour "les gens de la messe."

Chez Jeannette, la coutume n'est pas non plus en désuétude. Ceux qui en jouissent le plus sont surtout les petits qu'on a réveillés pour l'occasion, et qui accourent triomphants, avec leurs

bas de Noël pleins des mille bonnes choses que le bon Jésus a distribuées dans sa tournée.

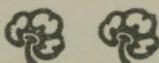
Puis, chacun retourne à son repos. Jeanette a le coeur plus léger maintenant : elle a prié ardemment pour Jean-Pierre.

Pendant son sommeil, des anges roses viennent effleurer sa couche du bout de leurs ailes, et lui apportent les plus délicieuses visions. Elle voit, oui, elle voit. . . ne se trompe-t-elle pas. . . ? elle voit Jean-Pierre ; il est devant elle ; il lui tend les bras ; il l'appelle à lui. . . Soudain, Jeannette reçoit un coup au coeur : Jean-Pierre lui a montré une blessure saignante à sa poitrine, tandis que ses lèvres se sont entr'ouvertes dans un sourire plein de tristesse. Jeannette pousse un cri et. . . . . s'éveille. . . . .

\* \* \* \* \*

Dans la tranchée, on a réveillé Jean-Pierre dont c'est le quart de garde. Il a été à peine quelques minutes au poste d'écoute, que tout à coup, la tranchée ennemie s'éclaire d'une lumière brutale, tandis qu'une vague humaine, ou plutôt inhumaine, vient déferler sur le parapet. Profitant de la tacite suspension d'armes pendant la nuit de Noël, les Allemands ont déclanché une attaque que rien ne laissait prévoir. Jean-Pierre n'a que le temps de jeter le cri d'alarme . . . une balle sauvage lui déchire le coeur. Il fait un suprême effort pour se relever, . . mais il retombe lourdement dans la tranchée.

A. C.



Justice is itself the great standing policy of civil society ; and any eminent departure from it, under any circumstances, lies under the suspicion of being no policy at all.—Burke.

---

The great theatre for virtue is conscience.—Cicero.

---

He who has lost confidence can loose nothing more.—Boiste.

---

He makes no friend who never made a foe.